

1970

[11 janvier (1), Paris]

11 – 1 – 70. Dix-neuf heures. Paris. Dobropol.

Sommes revenus. L'an débute bien : lettre de Nadeau – très gentille – me disant – dans le manuscrit qu'il me renvoie – de « retravailler » peut-être. Bref, sous le dehors amical, c'est un refus. Viens de plonger dans les premières pages de ce *Journal de quelqu'un d'autre*, et ça ne me plaît plus. Suis à bout. Sèchement à bout. Au bord, mais de je ne sais pas quoi...

[13 février, Paris]

13 – 2 – 70. Dix-sept heures. Paris.

Repris mon rythme : corrige *George* (que Nadeau me renvoie – mais avec lettre soit disant bonne qu'il enverra à Lalou). Lis Pascal et sur lui. Pascal, ce génie effarant qui « découvre » puis veut s'attaquer à « l'impossible ». Est-ce bien ça ?

Puis : vois Marcelle, aime Luce, vais faire retaper *Georges* [*sic*] par H. Buvat, cette pauvre, que j'ai fait souffrir il y a des années... L'ai vue hier, et est aigre-douce... En reparlerai.

George dans forme et fond, trouve choses à changer. Capital ? Est-ce capital ? Mon éloignement des sciences...

[22 mars, Dordives]

22 – 3 – 70. Dix-neuf heures. Dordives.

Ici depuis avant-hier. Et un cafard... bouche toutes les issues.

Voyage s'est bien passé, malgré masse de neige et dérapage au départ. Maman va mal à nouveau, mauvais goût, etc. malgré Dr Bonis. Bien sûr, il faut attendre.

Viens de téléphoner à Marcelle qui – l'ai-je dit ? – a réussi son permis, et vient de s'acheter une voiture d'occasion. S'en sert pour aller à Roissy, et quelques balades. Au téléphone, semble bien, pleine de vitalité, parle de Célou, René, et à moi cela me fait quelque chose – plus qu'à elle et c'est tant mieux – de la savoir seule un dimanche. Laurette vient de se marier, et donc s'éloigne de ses anciennes amitiés... Du moins, pour le moment. Qui d'autre ? Que Marcelle me manque par moments, surtout quand j'évoque le passé ? Oui. Que ma lamentable destinée littéraire ne me laisse plus la force de me lamenter ? Oui. Pourtant, je travaille, mais suis tellement en dehors de tous les circuits... Peut-être même du mien propre.

Pauvre moi !

C'est dimanche ; il pleut. Je grelotte de détresse, dans une sorte de « panique tranquille ». Et maman qui va mal à nouveau. Pourquoi ma vie me punit-elle ? Autour de moi, je vois tous ces jeunes cons qui brillent, qui réussissent, qui publient. Il y a aussi les « gens bien », ceux qui écrivent dans un genre précis, archi-noir, ou archi-infernal, bref qui ne sont dans le « chatolement » de la vie, auquel moi, je tiens tellement. Et puis, la « percée métaphysique » dont parlait Silvia Monfort. Je l'ai. Et alors ? Tout se ferme, pour que ma souffrance s'ouvre.

Or, elle s'ouvre depuis mon adolescence. Puis la guerre, puis les affres matérielles. N'y aura-t-il donc jamais de fin ? Mes rares intervalles de bonheur, de plénitude, quel lourd tribut je leur paye. Pourtant, n'ai-je pas voulu « posséder » le bonheur avec Luce ? En un sens, je l'ai, oui, j'ai ce que j'ai voulu. Mais en un autre sens... parfois je me demande si maman ne regrette pas Marcelle avec qui elle pouvait parler d'égale à égale. Mais je ne crois pas que c'est ça qui l'a perturbée à ce point... Oui, pour vivre avec moi Marcelle a pris des risques, a quitté un confort matériel certain. Heureusement, elle l'a recouvré.

Bien sûr, Luce se tourmente de me voir « accroché » au passé. C'est mon caractère ; le présent est une chose à part, que même les regrets n'entament pas. Le présent que je voulais, avec Luce, – et avec elle-seule – me replie bien sûr sur moi-même, en circuit encore plus fermé qu'avant. Donc, il faut qu'on me laisse m'exprimer. Vital.

Mon Destin le veut-il ? Le mérité-je ? Car je ne sais tellement plus ce que je suis, ce que je vaudrais, ce que valent mes écrits.

[8 avril, Paris]

8 – 4 – 70. Midi. Paris.

Interrompu par arrivée de maman[,] parlâmes livres : ce côté effarant de la connerie, tels les articles consacrés au roman et poèmes de Bosquet : tout par complaisance pure. Tout de la merde. Et moi, mon œuvre, malgré ses défauts, si puissante, neuve, et qui moisit – c'est quelque chose d'effarant. Je pourrais être mort, que ce serait pareil. À qui la faute ? Malgré tous ces salauds, c'est sans doute ma faute à moi.

Et pour enchaîner, la mauvaise querelle avec Luce, ce fut l'autre jour un fait vieux de deux ans qui me revint en mémoire : lors des troubles de Mai 68, les balles lacrymogènes sifflant, je refusai de m'abriter et Luce, après m'y avoir incité, alla s'abriter. « Si tu m'aimais, tu serais restée près de moi ».

- Mais justement, je me suis abritée pour que tu me suives. Et d'ailleurs tu es venu quelques secondes après.

C'était vrai. Mais j'étais « déchaîné », et malgré mes objurgations intérieures, sachant quand même tout ce qu'elle faisait pour moi, entre autres sa situation, démission de professeur (et comme je ne l'épouse pas à cause de Marcelle, n'est-ce pas un risque ?) malgré tout cela, je déclenchai ma mauvaise foi, jusqu'au soir et Luce s'est trouvée mal... Et elle me dit qu'elle ne pourrait tenir à ce régime, qu'à force de « ruminer », elle mettrait fin à ses jours... D'elle, ça ne m'étonnerait pas.

Je l'ai serrée contre moi, promettant de ne plus recommencer. Je me sens abandonné sans Luce. Oui.

Et mes visites à Marcelle (comme hier, dix-huitième anniversaire de notre mariage), nous parlons, rions – ou parfois elle pleurniche, mais en même temps, ça me crispe : ce qui était pitié est devenu obligation. Certes, je ne supporterai pas qu'elle manque de quoi que ce soit, mais cela étant, le reste (visites, paroles) est pour moi corvées et obligation.

Je me sens contraint d'obéir à cette obligation pour ne pas re-somber dans la pitié. Complicé !

[16 mai, Paris]

16 – 5 – 70. Paris. Seize heures.

Ce soir, sommes invités chez Solange : voilà, la première fois... maman va mieux, et on va voir pour la clinique.

Ai fini roman. Et cette fin (en plus du roman) me semble bonne. L'autre jour, chez Hélène pour mon travail (à taper) me suis trouvé mal. Pourquoi ?

Et Marcelle va mieux : s'habitue, et je lui dis que je suis « évadé » sans idée de retour... Et puis, apprends nouvelles : Henri vient d'obtenir un prix (V[alery] Larbaud) pour l'ensemble de son œuvre. Et il écrit souvent dans *Le Monde*. Y ai lu le suicide de Celan, poète allemand rencontré une fois chez Henri (tous autour de lui se suicident – ou meurent tragiquement !), et avec Celan, fus ensuite au café, où longue conversation sur Kafka. Et connut Kharkov libéré des Allemands, et description un peu apocalyptique.

Lis, toujours – ai téléphoné à Madame Durry pour ma thèse. Dois (elle semble d'accord) rappeler début juin.

[14 juin, Paris]

14 – 6 – 70. Paris. Treize heures.

Marcelle a encore pleuré au téléphone : évidemment, aujourd'hui, dimanche, elle est seule. Qu'y faire ?

Pour ma thèse j'avais téléphoné à Madame Durry qui m'a envoyé à Van den Heuvel, à présent professeur à Nanterre. Lui ai téléphoné ce matin. M'a reconnu, fut très amical. Nous nous voyons mercredi. Mais – moi pensant à Pascal – il m'a précisé qu'il faisait le dix-huitième siècle. Aussitôt j'ai pensé à un autre sujet de thèse dont Pascal ne serait que le point de départ et qui serait : le sentiment de la Nature chez écrivains français du dix-huitième.

Montrer que nature y croît, acquiert peu à peu son indépendance jusqu'à notre vingtième siècle qui la tue (ou essaye) car Nature égal Homme. Leur lien secret, profond, égal rachat ultime et seules quelques œuvres s'accrochent à ce lien (oui, moi, évidemment). Car : Nature : une grande question qui ne veut pas de réponse. Et c'est cela, mon Moi. Et c'est mon Moi qui deviendra mon Dieu, jusqu'à ce que Dieu redevienne mon Moi.

[28 juin, Dordives]

28 – 6 – 70. Dordives. Vingt-trois heures.

Avant-hier, maman est sortie de clinique. La veille, nous nous étions promenés avec Luce et elle aux Tuileries, puis dîner – au Rond-Point – et elle disait qu'elle en avait gros sur le cœur contre Marcelle, et qu'elle voulait lui dire ses « quatre vérités ». D'autant plus que Luce avait raconté que treize ans de suite, au Club Méditerranée, elle avait « espéré » un mari.

Maman avait ri, ajoutant que moi, devant Marcelle, je m'anéantissais et ne saurai jamais parler divorce. Et avant-hier, elle nous téléphone à midi :

- Ça y est ! J'ai parlé une heure et demie avec Marcelle ; elle en a pris pour son grade...

Et de nous raconter qu'elle a tout dit à Marcelle, son passé, les scandales (Étretat), son âge, son obésité et qu'en conséquence, elle et papa exigeaient d'elle le divorce afin qu'ils puissent – en bonne forme – assister au mariage de Luce et de moi. Ouf ! Maman tremblait en le racontant, ajoutant que Marcelle tout en débitant des insanités, pleurait...

J'avoue que tout cela me brisait, et j'avais même envie de pleurer.

Ai téléphoné à Marcelle. Elle était à la fois furieuse, outrée, pleurait :

- Tu ne peux pas faire tes commissions toi-même ? Toujours ta mère s'est interposée et ça continue ! Mais je ne veux pas lui servir de poubelle, qu'elle s'en prenne à l'autre, maintenant...

Et encore, et encore ! J'ai dû revenir sur la question du divorce, expliquer. Marcelle me croit « manœuvré », ajoutant que c'est bien dans ma ligne. Je protestai... peut-être un peu mollement et elle de s'écrier :

- Tu vois bien ! Je te retrouve !

Et elle imita mon intonation : « J'y tiens aussi, évidemment. » Bien sûr, Marcelle me connaît (et surtout a prétendu que je voulais un enfant !) et elle sait... Elle sait quoi ? Le mariage n'est qu'une question de papier et j'y tiens surtout pour Luce et mes parents. Luce se ronge, croit que je regrette... Par instants, j'éprouve une sorte de panique en pensant à Marcelle : j'ai l'impression qu'elle seule savait vaincre ma peur, ou panique.

Par contre, quand je suis avec elle, (mes visites hebdomadaires) et nous parlons, rions, j'évoque brusquement Luce, sa silhouette, son charme, et je n'ai qu'une hâte : la retrouver le plus vite possible. Pourtant, elle manque – à mon goût – de cette « curiosité intellectuelle », dans le sens de : discussions, comparaisons, références. Aujourd'hui, durant notre balade dans les bois je le lui ai dit et elle a pleuré.

- Si tu savais comme tu me fais mal quand tu me dis ça.

Et son petit menton s'est mis à trembler, ses yeux mouillés...

J'ai l'air d'un bourreau. Ce matin, retéléphonant à Marcelle réexpliquant, la calmant, elle m'a demandé l'heure (elle devait déjeuner à Roissy), et quand je l'eus dit, elle fit :

- Merde !

- Oh ! Oui, merde ! fis-je aussi.

On se mit à rire, et elle :

- Tu vois, mon chéri, tu me reviendras, quel que soit mon âge, parce qu'on rit ensemble.

Au petit déjeuner, je répétai cela à Luce qui me regarda :

- Ah ! Et tu es d'accord ? Elle t'impressionne, n'est-ce pas ?

Et je voyais qu'elle y pensait ensuite. Marcelle, en effet, est vivante et démarre au quart de tour. Luce, non. Plus renfermée. Mais d'un autre côté, Marcelle a des moments effrayants dont Luce heureusement est dépourvue.

Que dire d'autre ? Maman était « dans tous ses états », pendant ce téléphone à la clinique, et le médecin, entrant à ce moment-là, a dû le voir puisqu'il lui a demandé à qui elle téléphonait...

Donc nouvel épisode, mais maman a dit qu'elle ne téléphonerait plus. C'est ce qu'il faut...

Depuis quelque temps, plus un mot sur mon Destin... à quoi bon ? Le premier livre d'un « collègue » – Sorbonne, Lewino ressort, et moi, mes premiers livres ? Et pourtant, les critiques en

avaient parlé... Mais j'ai ce don spécial de ne susciter rien du tout, et en particulier, aucun admirateur...

Henri est venu dîner. Lui ai donné – pour l'été – un exemplaire de la dernière mouture de mon roman (il y a maintenant des passages où George imagine comment seront ses rencontres avec Van Horn). Au cours de cette soirée, maman a téléphoné pour dire que nous étions tous invités à les rejoindre (il y avait dix invités soviétiques) à L'Étoile de Moscou. Ce fut curieux. Je me changeai en vitesse, et là-bas, Henri et mon père se virent pour la première fois. Et maman, encore énervée (c'était le jour de sa sortie de clinique et de ses deux heures de téléphone avec Marcelle) disant à Henri :

- Tous ces gens-là vous connaissent, vous savez. Ils connaissent Henri Thomas.

Les gens... c'est-à-dire ces fonctionnaires russes, peut-être doués, mais en tout cas absolument pas au fait des « obscurités littéraires »... Et Henri disant :

- Mais Boris aussi est un écrivain,

- Oui, mais vous, vous êtes un véritable écrivain...

Maman est drôle : elle veut toujours faire mieux, et c'est parfois gênant. Henri disant à mon père :

- Mais – Boris aussi est un véritable écrivain.

- Ah ! En tout cas, vous, vous êtes un véritable ami...

Et *tutti quanti*... Être suffisamment rien pour n'avoir même pas à se l'entendre dire...

[9 août, Paris]

9 – 8 – 70. Seize heures trente. Paris.

Refus. Venons d'arriver et lettre de Laffont m'attendait chez la concierge. Mon manuscrit serait « accablant, l'effort d'analyse pas payant, pas personnel » etc. par moments, je crois rêver. À d'autres, me dis qu'ils ont peut-être raison. Vais tenter – toujours avec le même manuscrit, tellement transformé – d'autres éditeurs. C'est dimanche. Il fait gris et lourd. Des radios clament, sur cour. Chez Marcelle, pas de réponse. De Henri, rien. Il devait, doit, m'écrire ce qu'il pense, là-bas, à Quiberon de mon livre transformé.

Mon oreille gauche coule toujours.

Moi... ce fait d'être sans éditeur, par moments, m'étrangle. Qui parle de gloire ? Je n'ai même pas d'éditeur ! Suis-je vraiment trop métaphysique – péremptoirement – et traditionnel ? Mais on a toujours droit aux mêmes reproches tant qu'un éditeur vous refuse...

Et si c'était mon Destin de n'être plus jamais publié ? Je me plains de rater la gloire, de ne pas la « décrocher »... et ne parviens même pas à décrocher un contrat ! N'y parviendrai peut-être jamais. Repense aux reproches de Laffont « matière pas maîtrisée dans la technique somme toute traditionnelle »... Mais on verra ce qu'il en restera de leurs techniques « somme toute non traditionnelles » !

Je n'ose plus à m'adresser à... Dieu, à moi, à Rien. Des frissons réguliers me parcourent depuis trois jours. S'il y avait une manière lâche de mourir, je la choisirais. Malheureusement, il n'y a que des manières courageuses.

Mon Boris, mon petit Boris, tu n'es plus ce que tu étais, en supposant que tu l'aies été. J'ai refait ma vie, j'ai refait tout, mais là où il n'y a rien... Et dans mon aquarium doré je me débats... Maman – hier, à Evian, avait de « bons pressentiments »... (de nouveau, ce frisson).

Et ce nouveau livre que je commence, n'est-il pas lui aussi traditionnel ?

Il me semble que certaines œuvres ne sont « rien » ni vieilles ni neuves par le fait qu'elles sont plus haut, faites pour durer, éclairer. Une œuvre qui « acquiert » une technique – franchement vieillie, ou franchement provocante – est vouée à la disparition. Toute technique doit être « dessous ». Sous quoi ? Sous ce qu'elle est apte à supporter.

J'ai mal à la tête. Je ne m'écroule pas. Je tiens. Ma vie littéraire (si l'on peut dire) n'est pas ce qu'elle m'avait semblé devoir être jadis. Elle ne l'est pas. Allons, mon petit Boris, du courage !

[21 août, Tignes]

Tignes. 21 – 8 – 70. Dix-neuf heures.

Depuis hier. Temps affreux : gris, pluie, cinq degrés. Avons skié ce matin à trois mille six cents mètres d'altitude dans une nappe de brouillard. Luce un peu « patraque ». Ici, petit hôtel qui nous change des palaces. Irons dîner quelque part. Cet après-midi ai mis mon short, mais ça pinçait dur.

Curieux rêve cette nuit : dans le hall d'un grand hôtel, une femme écrivain, âgée, s'entretenant avec son éditeur. Elle faisait « mousser » ses personnages, mais lui restait réticent. À un moment donné elle disait :

- Mais ce personnage-là, je l'ai créé pour donner une note comique. Vous ne trouvez pas que c'est réussi ?

Lui (ressemblant à Lindon, je crois) de répondre :

- Vous savez, il est toujours facile de rire des travers des gens.

Et moi, dans ce hall voulais m'éloigner, quand, mû par quel élan ? je m'approchai :

- Vous êtes éditeur ? Quel est votre nom ?

Ils parurent stupéfaits, et lui dit enfin :

- Je n'en reviens pas que vous osiez vous adresser ainsi à des gens et les interrompre...

Alors je me lançai dans un monologue désespéré, parlant de refus, d'incompréhension, et jetant des invectives. Tout devenait confus, agité. Je partais et l'écrivain me rattrapait, me consolait, disant enfin :

- Il s'appelle Munters.

Que veut dire ce rêve ? Son sens est clair (tous les refus, obsession), mais sa signification ? Aurai-je la gloire ? Un jour ? Cette même nuit, dans un autre rêve, je disais (à qui ?) : « J'aime mon âme parce qu'elle n'a pas d'âme. » Quoi, au fond de tout cela ?

[25 septembre, Paris]

25 – 9 – 70. Dix-neuf heures. Paris.

Après Étretat – où pris bains nu au pied des falaises – retour par Cuverville (Gide) tas de pensées, d'émotions,... d'espoir. Et voilà qu'au retour, ce matin, lettre de Buchet-Chastel refusant mon manuscrit. À se cogner la tête aux murs. Mais malgré tout je prends cela plus calmement, comme un mal incurable. Incurable.

Ma ténacité vaincra ! Je continue la ronde tant qu'elle existe. Et que j'existe ! Oui, à Cuverville, devant cette pierre tombale de Gide, ai revu mon passé, mes visites rue Vaneau, entendu ses paroles (« enfant prodige ») qu'Alain – à qui je l'ai dit – a déformé en « enfant progide ». Tout cela... Et ce paysage de Cuverville, le château. Sur la route, conversation avec un couple de paysans qui avaient travaillé là-bas, etc. Puis, Fécamp, Dieppe, Tréport, Amiens...

On vit bien avec des plaies.

Les plaies. La plaie. On voit des paysages, la cathédrale d'Amiens, tout, et cela reste. À Moscou dans un mois, toujours ici, là, à la suite des parents, et cette chose dans le fond. Mais je continuerai. Jusqu'au bout. Et encore !

[4 octobre, Dordives]

4 – 10 – 70. Dordives. Quinze heures trente.

Émerge d'un cauchemar qui a continué après, encore. L'éditeur Lindon (Éditions de Minuit), type hors-série, fanatisé sur le style « précis ». Avons parlé deux heures. M'a lu débuts de Beckett, Robbe-Grillet. Alors, lui ai lu le mien. Il fut déçu, car j'écris : « horizon gonflé de verdure ».

- On trouve ça dans *France-Soir*, fit-il.

Et de dénoncer les chichis, banalités. Il avait raison. Me sentais décomposé.

- Je vous rends votre livre de suite. Pas pour moi.

Je le repris. Chichis. Certes. Mais parfois quand passe le courant de vie... Alors, au hasard, lus un autre passage.

« La journée a-t-elle eu lieu ? » etc.

- C'est la première phrase qui m'accroche, fit-il.

Alors ? Reprendre ou non le manuscrit ?

- Laissez. Robbe-Grillet le lira.

Je partis. Malade. Moi, l'Écriture, c'est ma vie. Et je l'emplis si piètrement ! Je me sentais comme un cadavre dans ces rues. Et le chagrin que j'infligeais à Marcelle se surajoutait. N'en pouvais plus, lui téléphonais deux fois : pas de réponse. Fus sur le *Boul'mich'* !... Revins. Mauvaise nuit, et Luce pourtant me consolait. Le lendemain décidai de renoncer au divorce car ces pleurs de Marcelle... et lui retéléphonais. Au bout du fil, de nouveau ces pleurs, imprécations et j'eus [un] malaise, murmurai : « Je renonce » et raccrochai, tandis qu'elle, alarmée : « Quoi ? quoi ? ». Appelai maman, racontai, et pleurai en décrivant les pleurs de Marcelle. Elle me promit de téléphoner, d'arranger. Et en effet : tout redevient comme avant.

Pour Marcelle, il ne lui reste que ça : mon nom. L'illusion d'un mari. Comment lui ôter tout ? Ça ne porte pas chance. Luce en fut secouée. Maintenant, l'accepte. Oui : quoi d'autre à faire ? Mais tout ça m'a épuisé. Surtout que le même matin téléphonai à Henri : il lit *Tâches [sic] sur la terre* et ne donne aucune nouvelle. Eh bien : trouve mon héros immotivé, doute, mais : « C'est tellement intéressant », puis, comme par hasard, dit la chose importante : Brice Parain, il y a trois jours, et le revoyant après quatre mois, lui [mot manquant] si je ne pourrais pas apporter un autre manuscrit. « Faut faire vite » m'a dit Henri. Dois le voir mercredi.

Donc, relis *Journal de quelqu'un d'autre*. Et remarques justifiées d'Alain (qui l'a lu). Papa à Nice et nous trois ici. Mon « âme » va mieux. Ai idée de roman (donnée par ce « journal ») : dans monde complètement heureux, le passé de l'Humanité viendra tuer ce bonheur-fiction.

À figoler. À creuser.

[8 octobre, Paris]

8 – 10 – 70. Paris. Quatorze heures trente.

Hier, vu Henri : apporte le *Journal de quelqu'un d'autre*. Son petit bureau (enfin !) chez Gallimard, et ai vu bien sûr D. Aury « Bonjour Boris, vous travaillez ? » « Oui » avec un baisemain... Cette « boîte » qui m'a tout pris. Depuis ce jour où à quinze ans... Henri – pour *Tâche [sic] sur la Terre* trouve cette version presque extraordinaire. Entre autres les coups de sonde dans futur intitulés « Dans quelques heures peut-être ». Mais il ne l'a pas fini. Et en même temps s'attaque au *Journal*... Qu'il palpait avec une sorte de joie.

- Tu es enfin sorti de l'ensorcellement des refus de ton précédent...

Me dit qu'il sortira. Mais plus tard. Ne veut pas le présenter pour l'instant : « Tel qu'il est, ce serait dommage de gâcher ses chances par un refus. » Puis, avons parlé de tout : vacances, légendes bretonnes, Nathalie (qui a seize ans !), archéologie, etc.

Attendons.

Cette difficulté de se remettre au travail. C'est ainsi. Hier toujours, attendant Henri, ai feuilleté l'énorme roman de Wietkewiész [sic] : *L'Inassouvissement*. Publié en 1930, « sort » à présent. Et l'auteur suicidé en [19]39 à Varsovie. Oui. Attendre. Attendre. À un point tel...

[12 octobre, Paris]

12 – 10 – 70. Paris. Vingt-trois heures.

Peut-on tenir ? Je le veux. Il le faut. Tout à l'heure, Lindon confirmera son refus « de me lire » pour la phrase « horizon gonflé de verdure »... digne de *France-Soir* dit-il. Peut-être. Mais ces faiblesses ne brisent pas le courant. Qui n'en a pas ? Et s'il n'y en a pas, justement, le courant ne passe pas non plus.

Que suis-je ? Suis-je vraiment raté ? Bref, Lindon va seulement me « passer » à Robbe-Grillet, en quelque sorte mon pire non pas ennemi, mais « juge », car : déjà « déterminé ». On me reproche ce mélange de « neuf » et de « tradition ». Mais : est-ce que je ne crève pas la vision ? Ou bien est-ce moi qui crève ? Un pneu qui crève sans avoir roulé.

Ai vu Marcelle, lui ai donné son mois. Lui parle de mes projets, démarches. À propos d'Henri, lui disant qu'il aime mon « définitif » *Tâche [sic] sur la Terre*, elle s'écrie : « Qu'est-ce qu'il aime les choses traditionnelles. » Et alors ! Pourtant, je suis gentil, gentil. Je ne veux plus, peux plus, ces scènes de la semaine dernière. D'autre part, elle est spirituelle. (« Samarkand, quel beau nom ! Et Gengis Khan. Et Pompidou – il s'y trouve en ce moment. [»])

Mais, en pensant à cet après-midi, je décèle soudain une méchanceté en elle : elle sait maintenant que c'est avec Luce que je voyage, etc. et ça la ronge. Elle m'a dit : « Quoi, tu iras à Leningrad ? Même ce souvenir-là va m'être abimé ? » Oui. Elle ne cède pas. Pourtant j'ai réussi à lui faire dire que sa situation, telle qu'elle était maintenant « ça allait encore ! ». (Elle pensait à mon projet de divorce.) Alors ? Mais non : elle m'en veut, et à Luce, terriblement. Bien sûr, avoir tout perdu. Mais n'en a-t-elle pas profité ? Ne peut-elle « alléger » un peu ce « drame ». Certes, elle crierait : « Quoi, c'est moi qui suis victime et c'est à moi qu'on demande de t'épargner ? » Voilà.

Alors ? J'ai tout : mes doutes dont je crève, mes chagrins. Ma dispersion. Mais je m'accroche, je m'accroche. Ô mon Dieu. Être du côté des forts, de la Science. Mais non : il me faut radoter, radoter, et pour rien ! Je bave, je bave l'inexprimable.

[13 octobre, Paris]

13 – 10 – 70. Paris. Onze heures.

Nuit à peu près. Continue à me sentir grotesque. Nul. Raté. Ne fous rien, puisqu'on « subvient » à mes besoins. Je ne mérite rien. Voilà ma position. Je ne plais à personne. Ni à l'avant-garde ; ni à l'arrière-garde ; ni au « milieu ».

Se cogner la tête au mur ? Je n'ai plus de têtes [*sic*].

L'écriture est un carcan. Une carapace. Mais à travers elle, on perce sa galerie. Sans cet obstacle, on ne « franchit » rien.

[19 octobre (2), Moscou]

Vingt-deux heures.

Triste un peu. Dîner à quatre et Luce était triste, *Papouchka* s'en est même aperçu. J'ai des crises de rage et après, avec Luce à qui je dis les pires insanités, je les hurle... et puis je la vois défaite, et j'ai pitié, et je me reproche mes cris, outrances, et sens qu'avec elle suis bien. À table ai raconté notre voyage d'hier à Souzdal, par cette route mal pavée, appelée « Chaussée de l'enthousiasme »... Papa prétend que les paysans sont heureux... ça se peut. Tout à l'heure, Leningrad, pour la troisième fois.

Avant-hier, maman qui me dit qu'elle « sent que je suis génie », et qu'avant elle le « pressentait ». Quoique plus publié.

Ai omis de parler de notre « famille d'ici », du côté de papa, cousine, cousins, leurs femmes, enfants. Maman, toute l'année leur envoie des cadeaux, même des manteaux qu'ils revendent ici à prix d'or. Et ils nous reçoivent... tout croule de nourriture, embrassades, évocations. Ici, la guerre, les atrocités, la famine. On le savait, mais l'entendre évoquer... Repense à ma petite Luce chérie...

[28 octobre, Paris]

28 – 10 – 70. Dix-sept heures. Paris.

Depuis hier, dix-sept heures. Avant-hier, à Copenhague, incroyable scène de strip-tease, avec « tout » sur scène, amour, etc. sexe trituré, etc. et effet ? Nul.

Puis : visite de Nord Jutland, et cette campagne danoise, mignonne, propre, fermes-jouets... Ici, m'attendait lettre d'Henri : enthousiasmé par mon dernier livre. Sa lettre – phrases qui restent : « C'est déjà l'accent de l'avenir. » « Comme si tu avais traversé plusieurs vies. » « Poésie et rectitude. » « Si Gallimard le refuse, c'est qu'ils ont du plâtre dans cervelle. » « Avant tes livres avaient la profondeur des grands ; celui-ci, en a toutes les dimensions. »

Ce matin, au téléphone, confirmation. Dès aujourd'hui, le donne à Brice Parain. Mais le plâtre n'est-il pas le matériau des – cervelles d'éditeurs ?

1970

[12 novembre (1), Paris]

12 – 11 – 70. Douze heures. Paris.

De Gaulle est mort. Avant-hier soir ; sur le moment, ému par cette « grandeur », ce côté « inaccessible, solitaire ». Un grand type, qui a réussi tard ; côtés crispants. Me sens à l'opposé, malgré le côté « solitude », et autres...

Hier, téléphone à Marcelle : pleurniche disant qu'elle a dû « supporter seule » le choc de cette mort. Lui parle gentiment. Et Luce s'impatiente ; bien sûr. Avec elle, hier, amour... Tout à l'heure, à la télé – cérémonie de N[otre] D[ame]. Le « gratin » du monde s'y trouvait. Nixon, pas mal, tous les autres. Suis pour Américains, mais : évoque cette phrase de Régis Debray (détenu « castriste » en Bolivie) [:] « En Europe, l'intellect se forme avant le caractère. » et « L'enfer, c'est soi-même. » Bonne réponse à Sartre.

[14 novembre, Dordives]

14 – 11 – 70. Dordives. Dix-neuf heures.

Automne froid. Hier, froid *id.*

Avec Marcelle, mais elle a du chagrin – en mineur heureusement, et lui ai téléphoné. Passe son temps à enlever et remettre photos de moi sur sa commode.

Puis, chez parents de Luce : toujours épatant. Son père, simple, mais sachant des choses, et sa mère, attirante même. Vîmes à la télé – *Le Cas Eichmann*. Impossible à expliquer, puisque – soit disant – a sans haine exterminé huit millions de Juifs. Alors ? Ne peux pas, ni physiquement, ni « cérébralement » approfondir. Le parfait fonctionnaire aux ordres ? Foi en l'idée de « sous-race », à base peut-être d'attirance morbide ? En certains points du globe sont répartis certains excès. Et pire. Ou extérioriser les cauchemars internes ?

Certains problèmes, cas, sont à la limite du « scientifique » et de « l'orgasme ». Ou presque. Peut-on les souder ? Ont parlé entre autres des Juifs de Riga. De telles atrocités... Et mes grands-parents maternels y ont péri. Et repense à Nice en 1941, avec fille de cet hôtelier, où je me prétendais orthodoxe, (hautement !) et une fois, au cinéma, avec elle, les « actualités » boches montraient les Juifs de Riga. Parqués. Et avant l'extermination. Je fus glacé et ne sus plus quoi dire à Hélène, à la sortie. Cette plaie au flanc de tout... Luce le comprend-elle ? Marcelle, oui, (à la longue). Mais Luce sent peut-être plus qu'elle ne dit ? Et que penser de tous ces crimes avec « modernisme » à l'appui ? Leurs poids ? Leur répartition ?

Mon roman qui « effleure » ce fait, déplaît. Pourtant, certaines choses seront sues, certaines décisions, imposées.

Et que suis-je ? Ces mouvements qui me malaxent au-dedans et que j'extériorise souvent n'importe où...

[28 novembre, Paris]

28 – 11 – 70. Paris.

Il est difficile de me parler avec plus de mépris que Lindon, au téléphone, quand je demande nouvelles de mon manuscrit. M'a dit – glacial – que Robbe-Grillet m'écrira. Hier, ici, parents, et oncle, cousine (couchent-ils ensemble ?) de Luce. Et fut bien, simple. Étais un peu claqué. Depuis quelques jours. Ai vu Taïeb. Me connaît depuis dix ans ! Avons parlé ; ai dit ma dépression, Marcelle (ses pleurs), mes livres. On verra son traitement. Et Luce, avant-hier, chez de Sèze qui pour ses rhumatismes, semble avoir donné un traitement de fond.

Henri, avant-hier, toujours le même. Calés dans nos fauteuils, dans mon bureau, avons parlé, longuement. Des *Tâches [sic] sur la Terre* : « Il est étrange, même monstrueux : on a l'impression sans cesse d'avoir un contenu devant les yeux ; la langue y est moins belle que dans le deuxième. » Puis, à table, avec Luce, rappelant que Gide lui avait dit : « C'est un enfant prodige », et moi :

- Tu vois ce que ça a donné.

- Oui, tu n'es plus un enfant, fit Henri.

Bien sûr, c'est une consolation. Ai écrit : bureau. Non. C'est : bibliothèque, malgré mon peu de livres, encore. Ce soir, nous nous retrouvons (vais revoir Nathalie après six ans) d'abord à l'École des Mines puis à Sceaux – y seront différentes « personnalités » pour commémoration d'Armand Robin. Me remets au travail : mon roman, par lettres, d'une vieille femme dévouée qui par hasard, après des années, rencontre son mari et sa nouvelle femme (eux ne la voient pas).

Voudrais y trouver un absolu...

[9 décembre (1), Paris]

9 – 12 – 70. Paris. Treize heures trente.

Mal fou à me mettre au travail : écrasé par mon ratage, et Luce, ce matin qui me voit dans cet état et ne demande rien. Or, hier, fus avec Alain, eûmes projets, me mena à vente Hôtel Drouot : et rien. Luce s'est contentée de ma courte description d'hier soir, et plus rien ce matin. Fus en rage. Elle rétorque que me voir dans cet état la paralyse. Mais quoi ? C'est justement dans cet état que j'ai besoin de quelqu'un qui m'en sorte. Marcelle m'en sortait. Luce ne serait-elle là que pour les bons moments et se défilerait-elle aux mauvais ?

Je n'ai jamais compris cet état d'esprit qui consiste à « laisser tranquille » celui qui gît dans le marasme. C'est de l'égoïsme, camouflé. Elle ne m'aime pas comme elle le croit, sans doute. Faudra-t-il nous séparer ? Avoir un soliveau à ses côtés ? Jamais. Et je rage toujours. Comment m'atteler au travail ? Et rien, de nulle part. Je sombre.

[9 décembre (2), Paris]

Vingt-trois heures trente.

Calmé. Et Luce est tout pour moi. Pauvre de moi ! Mes accès, d'autant plus hauts que je me sens plus bas.

Cette conversation avec Henri au téléphone, ce matin, mon allusion au suicide, sentir le canon du revolver contre ma tempe, ce besoin comme un artisan qui tient « à la belle ouvrage ». Henri répondant : « Je ne te le pardonnerai jamais. » Il allait déjeuner avec Robert Gallimard.

Luce a tant pleuré, et je l'ai tant serrée.